

# L'AVANT-SCÈNE

## théâtre

Bimensuel - 1er janvier 1995 - N°961

Actualité Théâtrale

**C**orne gidouille, re-voilà le Père Ubu !

par Micheline Servin

Ubu... « C'est en un mot la bêtise bourgeoise universelle dans toutes ses manifestations odieuses et grotesques, cruelles et poltronne et contre lesquelles rien ne prévaut que le rire et le mépris. » Par ces termes Paul Léautaud, en 1921 dans *La Nouvelle Revue Française*, définissait — et avec quelle pertinence ! — le personnage inventé par Alfred Jarry vers 1893. Ubu est un archétype. Il échappe donc au naturalisme triomphant de l'époque, à toute insertion dans une réalité définie. Depuis sa création en 1896, Ubu a acquis une audience universelle. Alfred Jarry, ou Ubu, précurseur du théâtre moderne ?

En 1898, il publie le premier *Almanach illustré du Père Ubu*. Un nom apparaît dans le sillage du sien, Ambroise Vollard. On le connaît comme marchand de tableaux, moins comme biographe de Renoir, Degas, Cézanne. Ce curieux bonhomme est né en 1866 à Saint-Denis de la Réunion, à plus de 10 000 kilomètres de Paris où il arrive en 1887. Sa connaissance, et pour cause, de la créolité réunionnaise se retrouve dans les apports exotiques à l'almanach susmentionné. Mais, celui que d'aucuns dont André Suarès tiennent pour un « vampire » ne s'en tiendra pas là. Alfred Jarry décédé, il rachète à la famille et à l'éditeur les droits de poursuivre les aventures du désormais célèbre Père Ubu. De 1916 à 1932, il publie *Ubu à l'hôpital, à la guerre, à la Société des Nations...* Il rassemble ces divers épisodes en un volume *Réincarnations du Père Ubu*, guère connu que des amateurs de curiosités. « J'ai emprunté à Jarry ce nom d'Ubu mais pour en affubler un per-

sonnage qui ne saurait prétendre à pareille valeur de symbole » précise-t-il, avec honnêteté, dans *Souvenirs d'un marchand de tableaux*. C'est le moins qu'il pouvait écrire ! En effet, il trimbale le bougre dans des situations réalistes et datées par lesquelles, avec un esprit anarchiste, il cingle toute forme de contrainte, particulièrement dans le cadre colonial de la Réunion avec *Ubu aux colonies* qui en son temps fit grincer quelques dents bien que véhiculant les ambiguïtés propres à la bourgeoisie dite « libérale ».

Un projet de réédition de ces saynètes a été lancé au début de cette année par Jean-François Reverzy (psychiatre résidant à la Réunion depuis une décennie, amateur de littérature et animateur de la revue *Grand Océan* dans laquelle paraissent des textes d'auteurs de l'océan Indien) en relation avec le Musée Léon-Deirx (sis à Saint-Denis) mais le conservateur préféra aboutir l'affaire avec les Édi-

tions Séguier, parisiennes... elles ! Situation ubuesque d'autant qu'imprimeurs et éditeurs existent à la Réunion. Cela dit, ces textes justifient le détour, ils témoignent d'une époque, appartiennent au patrimoine culturel et valent bien plus que du cabaret, genre satirique hélas passé à la trappe.

Après Jarry, Vollard... mais l'histoire ne s'arrête pas là. On peut se souvenir que Raymond Queneau y alla en 1945 d'un *Ubu candidat*. Pour l'heure, le nom d'Emmanuel Genvrin est à inscrire sur l'ardoise dans la colonne Ubu d'outremer. Rien de vraiment surprenant. Voici une quinzaine d'années, venant de métropole, il a fondé à Saint-Denis le Théâtre

Vollard qu'il dirige depuis. Sa première mise en scène, en 1979 a été... *Ubu roi* ! Il devait assurer une lecture spectacle d'*Ubu aux colonies* pour la sortie du bouquin. Tout à trac, il a changé son fusil d'épaule et écrit *Ubu Colonial* qu'il a mis en scène dans la foulée précipitée. Une nouvelle incarnation du père Ubu, encore plus concrète que celles fabriquées par Vollard. Il parachute le personnage en Bosnie pour y gagner des galons, à la Réunion où il roule les électeurs dans la farine avant de prendre son camp au Rwanda. Si le tableau des élections mêle allègrement satire politique sur fond réunionnais et ludisme, le reste laissé, pour l'heure, perplexe, comprenant trop de phrases à l'emporte-pièce qui charrient autant de truismes que l'Almanach Vermot. Ubu est partout. Ventrebleu ! On le sait. Mais cela ne fait pas une pièce. Le traitement réaliste d'Ubu avait valu à Vollard des volées de bois vert. Genvrin ne l'aurait-il pas su ? On regrette que les données créoles soient plaquées (et pour ainsi dire décalquées de la copie vollardienne) qu'il s'agisse de la langue — une forme de Kréol-façon — qu'on ne peut réduire à « bonbon piment » ou « bonbon coco » ou « fé tatane » (se la couler douce) ou, par exemple, des allocutions lesquelles renvoient à une situation pas vraiment drôle (37,8% de la population active souffre du chômage dans ce DOM qui bat du coup un record !) Et même si les éléments constitutifs de la vie politique réunionnaise en prennent pour leur grade cela ne porte pas plus loin que les balles de chiffon dans un jeu de massacre de baraque foraine. Le spectacle relève de la pochade — certes la veine de Jarry mais tout dépend de l'art de manœuvrer — avec des dérapages sexo-scatologiques qui ne dépareraient pas dans une rencontre fortuite entre carabins et étudiants des Beaux-Arts.

Fidèle à sa manière théâtrale, très festive, Genvrin



▲ De gauche à droite : Jean-Luc Trulès, Nicole Leichnig, Serge Daffreville, Nicole Payet et Delixia Perrine dans *Ubu colonial* d'Emmanuel Genvrin.

(Photo Emmanuel Cambou)

inclut dans son spectacle un orphéon et un repas, servi aux spectateurs ayant payé en conséquence, sans compter des tombolas pour récompenser les andouilles.

La scénographie d'Hervé Mazelin confère à cet *Ubu colonial* une judicieuse facture de théâtre de foire, avec éclatement des aires de jeu reliées par des praticables à deux espaces scéniques bi-frontaux. Les comédiens développent une énergie qui fait son effet. Ils chantent, dansent, profèrent et courent. Certains ont atteint une belle dimension. En premier, Serge Daffreville qui campe un Ubu noir, naïf, débonnaire ; au début presque naïf, ensuite matois, rusé, un Ubu requin à inscrire sur les tablettes. Delixia Perrine qui évite le piège de la vulgarité en mère Ubu forte en gueule, Jean-Luc Trulès, son copain Baltazar qu'elle étouffe au point qu'il ne peut guère que jouer de l'accordéon ou Pierre-Louis Rivière (par ailleurs auteur de deux pièces d'importance, *Garson* et *Carousel*) qui a l'improvisation spontanée avec les spectateurs !

Improvisé. Le mot convient pour ce spectacle, texte, mise en scène, réflexion politique (ambitionnée) dépourvue d'un minimum de contrepoints critiques ou de mise à mal de la « zoreillité » (Zoreil, toute personne blanche venant de l'extérieur et vivant sur l'île) voire la référence avouée sur le plateau à Vollard à qui beaucoup est emprunté. Il est question que cet avatar d'Ubu soit présenté à Paris courant 1995. Affaire à suivre surtout que d'ici-là Genvrin aura sans doute remis son ouvrage sur le métier.

Il y a quelque chose d'excitant dans les aventures de ce personnage dont il se raconte que le nom fut inspiré par un professeur de physique du lycée de Rennes surnommé par ses élèves ; dont Jarry en 1898, père Ebé...

Cornes au cul, Vive le père Ubu ! ■